

## Regards croisés LIA

# VIE ET TRAVAIL DANS LES USINES CHINOISES: JEUNES OUVRIERES MIGRANTES (Dagong mei 打工 妹) DANS LES VILLES DE NINGBO ET DE ZHONGSHAN

Ces images synthétisent visuellement les conditions de vie et de travail des jeunes ouvrières migrantes chinoises (*dagong mei*) dans les villes chinoises de Ningbo (province côtière du Zhejiang) et de Zhongshan (province méridionale du Guangdong).

Il s'agit de jeunes filles célibataires (*mei*), qui quittent les zones rurales pour travailler temporairement dans les grandes usines urbaines (*dagong*), avant de rentrer à la campagne pour se marier. L'origine rurale joue un rôle important dans la définition de ce sujet migrant et féminin. Aujourd'hui en Chine, la campagne est encore souvent synonyme de pauvreté, de misère et d'absence d'opportunités concrètes, en termes de perspectives de vie et de travail. L'espace rural possède aussi une portée symbolique importante pour ces femmes, en tant qu'espace de représentations; un espace de traditions et de valeurs temporellement ou totalement perdues; un espace rempli de mémoires à l'intérieur duquel s'expriment des sentiments souvent contradictoires: la mélancolie d'un ordre familial protectif dont persiste le besoin dans le temps et un sentiment de distance (Gaetano, 2004; Jacka, 2006). Mais aussi, et le plus souvent, un espace douloureux, en tant que lieu d'origine du stigmate rural qui suit, involontairement mais inévitablement, la migrante en ville.

La migration de la main d'œuvre rurale en Chine représente un phénomène important, notamment depuis les années 1980: les travailleurs ruraux se

déplacent des campagnes aux villes pour travailler temporairement, faisant l'objet de discrimination et disqualifications urbaines et au travail (Fan, 2004), notamment à cause du système du *hukou*<sup>1</sup> et de l'imaginaire collectif urbain qui associe à la figure du migrant des représentations méprisantes (Li Peilin, 1996).

Cependant, la migration incarne aujourd'hui pour ces jeunes filles un rêve d'accès à l'autonomie et à la modernité urbaine (Pun, 2010). Il y a une tentative plus ou moins visible de transgression aux impositions de la famille patriarcale derrière la migration en ville: dans les zones rurales la femme est cantonnée à un rôle subalterne et de passivité (Tong, 2012).

Les images ont été prises en 2016 à l'intérieur des espaces de vie et de travail des jeunes femmes migrantes, c'est-à-dire les usines où elles sont employées et les dortoirs où elles résident. Plus spécifiquement, il s'agit de quartiers périphériques, où les travailleurs migrants sont nombreux: le district de Beilun, dans la banlieue de Ningbo (Zhejiang) et le district de Sanxiang, dans la banlieue de la ville de Zhongshan (Guangdong). Dans ces lieux, ' à cause de la présence massive d'usines (privées, étrangères et *joint-ventures*), une partie considérable de la main d'œuvre temporaire d'origine rurale est concentrée. En effet, la province du Zhejiang et la province du Guangdong correspondent à deux grands centres industriels: chaussures, textile et électronique sont les industries principales engagées dans le processus d'exportation en Chine. La ville méridionale de Zhongshan se trouve dans le delta de la rivière des Perles (*Zhu sanjiao*), dont l'économie a grandi à la vitesse la plus élevée du pays pendant les trente dernières années, grâce à la création d'emplois industriels intensifs pour les travailleurs migrants, notamment pour les femmes.

---

<sup>1</sup> Le système d'enregistrement des ménages; délivré en fonction du lieu de résidence, qui donne droit à un ensemble de droits sociaux. Les travailleurs migrants ne disposant donc pas du *hukou* urbain, se voient nier un grand nombre de droits en ville, ex: acheter un appartement, se marier, envoyer les enfants à l'école publique, assurance maladie, etc.

Ces images montrent bien que dans les usines de ces provinces, le type de main d'œuvre migrante privilégiée est doté d'une connotation genrée précise: une main d'œuvre jeune, célibataire et féminine, considérée comme globalement moins chère, plus malléable, plus facile à réguler et à contrôler. Ainsi, le pouvoir entrepreneurial chinois, ayant appris la leçon du Marché transnational, choisit volontairement d'embaucher de jeunes femmes du fait de la docilité supposée de leur corps, qui en ferait des ouvrières tolérantes et conformes aux commandements de la machine industrielle (Lee, 1998).

Le système de l'usine-dortoir qui caractérise les entreprises implantées dans ces espaces est assez répandu en Chine et permet à la fois de loger les ouvriers à un prix très bas et d'en contrôler les comportements (Chan et Zhu, 2003). L'organisation du travail suit une structure fordiste et fortement hiérarchisée, organisé selon la logique de la chaîne de production (*liu shuixian*) (IMAGE 2 et IMAGE 3). Le travail dans les entreprises étudiées commence à entre 7 heures et demie et 8 heures le matin: les ouvriers sortent du dortoir et se rendent en face de l'entrée principale. Une première *technologie* de pouvoir (Foucault, 1984) est alors mise en place pour vérifier la présence des ouvriers au travail: les *yuangong* (ouvriers non spécialisés) se mettent diligemment en file pour scanner leur carte identificatoire et, dans certains cas, ils doivent aussi scanner leur pouce, pour vérifier leur empreinte digitale (IMAGE 5). Ce type de dispositif joue sur un registre symbolique très astucieux: donner aux ouvrier-e-s la perception d'être dans une condition de soumission à une discipline corporative, pour qu'ils acceptent plus facilement le dispositif disciplinaire et pour qu'ils obéissent aux ordres sans protester.

Le matin une fois rentrée, une partie des travailleurs (généralement les plus âgés) peut commencer le travail, en se rendant à son poste, alors qu'une autre partie, principalement les jeunes femmes, embauchées plus ou moins récemment, se retrouve avec ses supérieurs pour organiser le travail de la journée autour de la chaîne de montage. L'institution disciplinaire de l'organisation fordiste se met en route sans aucune sorte de résistance.

Les responsables marquent sur des papiers et des panneaux l'assignation des tâches aux ouvrières pour la journée, selon le stricte principe de la division du travail (*fengong*), vérifiant que chacune d'entre elles se rende correctement à sa place autour de la chaîne et commence, sans hésitations ni retard, le travail.

Le rythme de travail varie d'une entreprise à l'autre, obéissant aux impératifs de productivité. Les horaires vont de 7h30 à 12h et de 13h à 17h30, avec donc une pause déjeuner à midi, où les ouvrières déjeunent à la cantine (IMAGES 8 et 9). Dès 18h30 s'ouvre la possibilité, parfois l'obligation, bien qu'illégal selon la législation positive, de faire un certain nombre d'heures supplémentaires (*jiaban*), qui varient entre deux et trois heures, voire plus, en fonction des besoins de la production. Dans la période qui précède le nouvel an chinois, moment où les entreprises ferment, les heures supplémentaires formellement facultatives, deviennent une obligation dans les périodes de forte demande, obligeant les ouvriers à travailler souvent jusque tard dans la nuit. Pendant les périodes où la pression de la demande est forte, le pouvoir entrepreneurial peut faire appel à un deuxième type de main d'œuvre migrante et très flexible: les travailleurs temporaires (*linshi gong*), fournissant une prestation de travail occasionnelle à la journée.

La pression au travail autour de la chaîne de production impose aux ouvrières une forte concentration et un effort remarquable en termes de rapidité et de productivité. Les rythmes rapides, l'absence de pauses, la pression dérivant du contrôle et la répétition du geste placent les travailleuses dans une condition évidente de stress au travail.

L'espace à l'intérieur des usines analysées se trouve être soigneusement divisé et reparté en plusieurs secteurs, sur plusieurs étages, en fonction du type de production et des tâches assignées aux ouvrier-e-s.

De plus, à l'intérieur des différents secteurs de l'usine est opérée une véritable division sexuelle du travail, dont la finalité semble être double. D'un côté, il s'agit de distribuer les tâches en fonction de la force physique dont l'ouvrier-ère dispose. D'un autre, éviter la formation de coalitions en fonction

d'un partage d'intérêts entre les ouvrières et les ouvriers. Ainsi, il y a des secteurs très féminisés et très masculinisés, qui se mélangent difficilement. Chaque secteur paraît aussi être caractérisé par une forte division des rôles, dérivant de la structure propre de la chaîne de production et par une stricte hiérarchie, répondant au besoin de contrôle réciproque des *yuangong* aussi bien que des *zhigong*, leurs supérieurs, membres du personnel, de la part du pouvoir entrepreneurial.

Le déploiement d'un tel dispositif demande qu'à toute violation de règle corresponde une réponse punitive: du niveau minimum des avertissements et des réprimandes à des amendes, sous la forme de retenues de salaire.

Le bon fonctionnement du système productif dérive de la mise en place, soignée et stratégique, d'un ensemble de *dispositifs* de contrôle et de surveillance (Foucault, 1975), visant à discipliner les activités des travailleurs et à rationaliser la gestion des individus. Les techniques disciplinaires s'exercent à l'intérieur d'un champ d'action *biopolitique*, qui ne concerne pas la stricte relation de travail, mais qui investit le champ plus vaste de la vie et de la pensée de l'ouvrier, s'articulant sur des pratiques asymétriques de contrôle, via un ensemble de règles, la surveillance et la hiérarchie, et d'obéissance (*fucong*), via les punitions et la violence morale. Mais ce n'est pas tout. Le *pouvoir biopolitique* (Hardt et Negri, 2000) qui s'exerce dans l'espace de production se produit et se reproduit via un mécanisme pervers qui alterne subjectivation, intériorisation et dressage du corps. Ainsi, le capitalisme industriel manipule simultanément les besoins, les manques, les faiblesses, mais aussi les désirs des jeunes ouvrières, associant à la discipline du corps des formes hybrides de paternalisme, dans une certaine mesure d'inspiration socialiste.

Une *technologie de pouvoir* couramment mise en place à l'intérieur de l'usine semble viser à la fidélisation de la main d'œuvre, qui doit ainsi intérioriser l'ensemble coercitif des règles qui lui sont imposées, en les considérant comme bonnes et justes. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. La

technologie d'assujettissement agit selon une finalité d'intériorisation du modèle par les ouvriers, qui devraient, dans l'idéal, se soumettre aux règles et à la discipline en étant profondément convaincus que cela leur procurera du bonheur au travail.

Dans une des quatre entreprises étudiées, avant de commencer le travail, tous les matins est mis en place un «entraînement de motivation» pour les ouvrières. Avant de se rendre aux emplacements respectifs autour de la chaîne de montage, elles se réunissent et, devant leurs supérieures, récitent, en hurlant -avec un enthousiasme formel et avec une fierté semble-t-il imposée par le haut, plutôt que sincèrement intériorisée- le slogan de l'entreprise, afin que la journée puisse commencer sur un bon pied: «早上好! 大家好! 我们好! 非常好! 今天我们神采飞扬!» («Bonjour! Bonjour à tous! Nous allons toutes bien! Très bien! Aujourd'hui nous allons briller de vitalité et de gloire!»).

Le pouvoir semble alors se mettre en scène à travers un système de slogans et mots d'ordres répétés constamment aux travailleurs. Apparaît ainsi l'élaboration managériale d'une idéologie motivationnelle, visant à faire oublier la fatigue des corps négligés et à dépasser les difficultés d'adaptation aux critères d'efficience et de discipline productive.

Dans cette perspective, à l'entrée d'une entreprise textile de Beilun trône un panneau avec l'inscription suivante: 体面劳动, 尊严生活, 快乐工作 («dignité de la force-travail, honneur dans la vie, joie au travail») (IMAGE 1).

Une autre confirmation de la relation perverse existant entre l'espace, le corps et les marchés du travail, dérive de l'utilisation d'un système qui combine le travail avec la résidence (Ren et Pan, 2006).

Le modèle de l'usine-dortoir ne représente pas une nouveauté chinoise: la présence de dortoirs destinés aux ouvriers des usines est une longue tradition déjà vécue dans le contexte de l'industrialisation occidentale (Pun et Lu, 2009). Cependant, la particularité chinoise réside dans le fait que les

dortoirs, adjacents à l'espace productif, car placés à l'intérieur du grand complexe industriel, entouré par un mur de séparation, constituent des logements dans un contexte urbain où les travailleurs migrants n'ont pas de droit de résidence jusqu'au moment où ils obtiennent un emploi stable. L'utilisation des dortoirs représente donc un moyen efficace pour faciliter l'attachement des ouvriers aux entreprises urbaines. En effet, les dortoirs semblent apparemment donner un sentiment de stabilité et de protection aux travailleurs soumis aux restrictions du système du *hukou* et aux difficultés de louer un appartement ou une chambre, du fait de l'hostilité envers les migrants et du coût matériel que cela représente.

Sous le masque d'un capitalisme bienveillant, qui, paternellement, répond aux exigences de ses travailleurs, le pouvoir entrepreneurial vise à obtenir un double avantage: tout d'abord, limiter la mobilité de la main d'œuvre, l'incitant à rester dans la ville.

En deuxième lieu, maximiser la production, en réduisant les temps morts et en accentuant la tendance des ouvrier-e-s à faire des heures supplémentaires, du fait de la proximité entre espace de travail et lieu de vie.

Il s'agit visiblement d'une construction qui relève d'une politique spatiale précise mise en place par le capitalisme globalisé dans ces espaces d'exploitation en Chine. L'analyse des processus de production transnationale permet d'associer la manière dont la production spatiale influence les politiques du travail, notamment à l'intérieur d'un champ plus vaste où l'économie globale rencontre les politiques locales (Solinger, 2009) et les marchés du travail, ainsi que les relations de genre et le régime de travail.

En effet, l'incorporation du dortoir, en tant que lieu de vie, à l'intérieur de l'usine, un univers productif, en fait un espace contradictoire mais tout à fait stratégique. De fait, ces deux espaces résultent être juxtaposés alors que, par nature, ils devraient être incompatibles: l'espace de l'usine clôture des comportements standardisés, rendus homogènes par des strictes normes

disciplinaires. L'espace du dortoir devrait, au contraire, délimiter des actions consacrées à la gestion privée de la vie. Mais ce n'est pas le cas. En effet, il s'agit de deux espaces qui partagent la même fermeture, physique et morale: ils empêchent (ou voudraient empêcher) les travailleuses de se projeter vers un futur plein de promesses et d'autonomie. Ils participent ainsi de la même volonté de dépersonnalisation des sujets qui y travaillent et y résident. L'usine, ainsi que le dortoir adjacent sont en effet structurés selon une forme architectonique neutre, pour empêcher à l'esprit de sortir de ses frontières, en rappelant constamment l'objectif de leur existence: la production (IMAGE 7).

Le fait de vivre dans le dortoir permet de rationaliser la production et limiter la perte de temps. Dans une logique de flexibilité, les distances entre le lieu de travail et le logement étant inexistantes, on impose avec beaucoup plus de facilité des rythmes et des horaires de travail prolongés à l'ouvrier-ère. Quand les impératifs de productivité appellent, la proximité physique entre ces espaces facilite et simplifie la gestion biopolitique de la vie et du travail. Ainsi, les jeunes *dagong mei*, séparées de leurs familles, de leurs villages et de la vie rurale à laquelle elles étaient habituées, sont concentrées dans l'espace de travail et soumises à un processus d'homologation, de normalisation et de contrôle constant. A l'intérieur de l'espace du dortoir s'impose un schéma de vie quotidienne très strict, dont les frontières, en termes de temps et d'espace, coïncident avec les murs de l'usine. Le *dispositif* du dortoir ne conteste pas seulement l'espace vécu dans l'environnement familial d'origine, mais aussi, en fonction du cours cyclique de son temps (une sorte d'éternel présent), l'espace urbain, caractérisé par un temps dynamique et changeant.

A cause du contrôle exercé et de la discipline imposée, l'usine devient ainsi un substitut forcé à la famille patriarcale où semble se reproduire le même schéma de dépendance et de subordination, bien que sur une échelle de valeurs différentes. Les dortoirs dans les quatre entreprises étudiées ont été construits avec l'usine et comprennent des locaux (chambres, services,

espaces communs et la cantine) séparés pour les ouvriers (*yuangong*) et pour les managers (*zhigong* et *guanli*). Les bâtiments des dortoirs et ceux de la production sont entourés par un mur et un portail d'entrée, surveillé jour et nuit par des gardiens, qui demandent de monter le badge pour rentrer (IMAGE 4).

Selon une logique managériale qui mélange contrôle des corps et fidélisation des comportements, à l'intérieur des complexes industriels est souvent présent un espace de récréation, il y a des tables de ping pong, des terrains de basket et des bancs pour s'asseoir et discuter (IMAGE 6). Par exemple, le soir, au moment de la fin du travail (*xiaban*), on prévoit des moments d'exercice physique, pendant lesquels par petits groupes, les ouvrières dansent pour entretenir leurs corps (*duanlian shenti*) (IMAGE 4).

## Références bibliographiques

CHAN, Anita & ZHU, Xiaoyang, 2003: "Disciplinary Labor Regimes in Chinese Factories", *Critical Asian Studies*, 35, 4: 559-58

FAN, Cindy, 2004: "Out to the City and Back to the Village: the Experiences and Contributions of Rural Women Migrating from Sichuan and Anhui", in Gaetano, M.A & Jacka, T. (eds.), 2004: *On the Move- Women in Rural-to-Urban Migration in Contemporary China*, New York, Columbia University Press: 177-206

FOUCAULT Michel (1975) *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 360 p.

FOUCAULT Michel (1984) *L'Histoire de la sexualité. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 288 p.

GAETANO, Arianne M., 2004: *Filial Daughter, Modern Women: Migrant Domestic Workers in Post-Mao Beijing*, in Gaetano, A. M. & Jacka, T. (Eds.), 2004: *In the Move: Women in Rural-to-Urban Migration in Contemporary China*, Columbia University Press, New York: 41-79

HARDT Michael and NEGRI Antonio (2000) *Empire*, Cambridge, Harvard University Press, 478 p.

JACKA, Tamara, 2006: *Rural Women in Urban China: Gender, Migration and Social Change*, New York, M.E Sharpe, Armonk

LEE, Ching Kwan, 1998: *Gender and the South China Miracle: Two Worlds of Factory Women*, Berkeley, University of California Press

LI Peilin (1996) The Social Network and Social Status of Migrant Workers, *Sociological Studies*, 4, pp. 45-55

PUN, Ngai & LU, Hui Lin, 2009: "Unfinished Proletarianization: Self, Anger, and Class Action among the Second Generation of Peasant Workers in Present-Day China", *Modern China*, Vol. 36, n°5: 493-519

PUN, Ngai, 2010: *Made in China, vivre avec les ouvrières chinoises*, Paris, Editions de l'Aube, Première Edition 2005

REN, Yan et PAN, Yi, 2006: *宿舍劳动体制: 劳动控制与抗争的另类空间* [Régime des dortoirs au travail: un autre espace de résistance et de contrôle au travail], *开放时代*, n°3, 2006

SOLINGER, Dorothy, 2009: *States' Gains, Labor's losses: China, France and Mexico choose Global Liaisons, 1980-2000*, Ithaca: Cornell University Press

TONG, Xin, 2012: "Three Decades of Chinese Women. State, Family, Women: Comments on the Last Two Decades of Women or Gender Related Sociological Studies", in Roulleau-Berger, Li Peilin, 2012: *European and Chinese sociologies. A New Dialogue*, Boston, Brill, chapitre 25



IMAGE 1



IMAGE 2



IMAGE 3



IMAGE 4



IMAGE 5



IMAGE 6



IMAGE 7



Image 8



Image 9